

## LITTERATURE.

[Par Permission Spéciale.]

## FRANÇOIS LE BALAFRÉ

(1562-1563.)

## DEUXIÈME PARTIE.

## L'ARQUEBUSE DE POLTROT.

(Suite.)

V

## Le baiser de Judas.

**L**E Duc de Guise s'était établi à Olivet le 5 février. Dès le lendemain il commençait l'attaque des faubourgs d'Orléans, tandis que la reine-mère, selon son habitude, cherchait à préparer les voies à un accommodement qui eût diminué l'influence des Guise, au préjudice des intérêts du royaume.

Le grand capitaine prit position entre les villages d'Olivet et de Saint-Aubin, avec une infanterie forte de quinze cents hommes, soutenue de douze cents canonniers. Mais il avait peu d'artillerie.

Il se logea au lieu dit les Valtins, dans le camp de Saint-Hilaire et près de Saint-Mesmin.

Alarmée des projets belliqueux de François de Lorraine, inquiète de l'insuccès des négociations poursuivies par l'évêque de Troyes, Catherine de Médicis, venue d'abord à Chartres pour y passer quelques jours, se transporta à Blois avec la cour, afin de mieux surveiller l'action du prince lorrain, auquel elle envoya Castelnau pour lui proposer d'abandonner le siège d'Orléans, de se jeter en Normandie et d'y livrer bataille à l'armée de l'amiral.

M. de Guise prétendait mener ses plans jusqu'au bout. Il pria donc Castelnau de lui accorder le temps de la réflexion, lui fit donner un cheval et l'invita à l'accompagner. Il lui fit passer la revue de ses troupes, rangées en bon ordre, et donna des ordres, à voix basse, à ses officiers.

Tout à coup, quatre couleuvrines que traînent les pionniers, sont placées en tête de l'infanterie, la colonne s'avance directement contre le

faubourg du Portereau, le feu commença, les gabions et tonneaux qui abritent l'ennemi sont rapidement culbutés, les portes enfoncées, et le faubourg tombe au pouvoir des catholiques après un combat opiniâtre. Les protestants sont défaits; quelques uns se noient en voulant échapper.

Grâce à la terreur causée aux assiégés, grâce aux difficultés de leur retraite, l'armée royale, mieux munie d'artillerie, aurait pu ce jour-là s'emparer du fort des deux tourelles, des îles de la rivière, de la ville même peut-être. Mais Dandelot, frère de Coligny, et qui commandait Orléans, accourut et fit fermer les portes et hausser le pont-levis devant les fuyards et devant les gens de Guise, tout près de pénétrer pêle-mêle dans la ville.

Aussi le Balafre écrivait-il le lendemain au maréchal de Gonnor: "Mon bonhomme, je me mange les doigts de penser que si j'usse eu six canons, et pour en tirer deux mille coups, cette ville était à nous. Il n'y avait un seul parapet qui vaille en l'île, et ne l'ont garni que de tonneaux."

L'armée royale s'établit donc au Portereau, que le duc s'occupa de faire fortifier. Là, ayant questionné des prisonniers, il apprit que Dandelot était malade:

— Voilà, dit-il en riant, une bonne médecine pour le guérir.

Puis s'adressant à Castelnau, lequel attendait toujours la réponse qu'il devait porter à la régente

— Vous voyez, Castelnau, reprit-il. Dandelot malade, une partie de la garnison battue... Ils n'ont pas quatre cents bons soldats... Je barrerai si bien la rivière que tout le pays jusqu'en Guyenne demeurera sûr et libre, et avec l'aide de Dieu nous mettrons quelque bonne pacification au royaume. J'ai donc peine à quitter ce siège, et grand regret de partir d'ici, sans mettre le connétable en liberté, et dénicher le magasin et première retraite des huguenots, pour courir après la cavalerie de l'amiral.

François, sans attendre la réplique du messager, fit disposer les gardes, donna les ordres pour la nuit, distribua de sa propre main, selon son usage, de l'argent aux blessés, puis il retourna à son logement.

Cependant, pour ménager l'orgueil de Catherine, le duc assembla un conseil de guerre, et fit exposer par Castelnau les détails de sa commission. Après quoi, affirmant que la prise d'Orléans permettrait une action plus certaine contre Coligny, il développa son plan: convoquer aux environs de Beaugency ou d'Etampes le ban, toute la gendarmerie, la noblesse des

provinces, et mettre à la tête d'une armée d'au moins quarante mille hommes le jeune roi Charles IX lui-même.

La reine se rendit aux projets du lieutenant-général.

Quelques jours après la prise du Portereau. M. de Guise se rendait maître du fort des Tourelles, dont s'emparaient à l'escalade et par surprise quelques soldats.

La ville est bientôt serrée de plus près par huit mille hommes de pied et quatre mille chevaux; des pionniers même sont réunis pour essayer de détourner le cours de la Loire et de faire rentrer ce fleuve dans son ancien lit, à distance des murailles. L'attaque des îles et des solides retranchements du pont est préparée; trente-deux pièces de canon en batterie les menacent; la ville peut donc prévoir à jour fixe le moment de sa soumission: l'amiral, qui s'est promptement décidé à revenir au secours de son frère, ne doit plus arriver que trop tard; Guise, tout en annonçant à la reine un succès prochain, lui témoigne la crainte que, malgré sa modération et ses efforts personnels, l'ardeur des troupes ne fasse suivre du pillage l'assaut commandé pour la nuit suivante, lorsque le héros voit soudain s'éclipser fatalement son étoile et celle de la cause catholique.

Le 18 février, François le Balafre se levait de table vers cinq heures du soir, pour aller selon sa coutume, examiner les positions.

Il avait invité à son dîner, comme il le faisait toujours au camp, plusieurs officiers: M. Tristan de Rostaing, M. de Crenay, M. de Serre, commissaire des vivres, M. de Brantôme, et enfin Poltrot de Méré, qui était revenu au camp d'Olivet depuis quelques jours, et dont l'hypocrisie franchise avait su déjouer les préventions que le duc nourrissait contre lui.

Le dernier mot de Guise, en jetant sa serviette fut celui-ci:

— Eh bien! messieurs, mes ennemis ont beau dire que je n'entrerai pas dans Orléans... Par la messe! le soleil y entre bien! Et puis que le soleil y entre, j'y entrerai aussi... Barbe de bouc! ainsi que jure quelqu'un de ma connaissance.

Il se mit à rire, et s'appuyant familièrement sur le bras de Poltrot.

— Venez, Méré, allons faire un tour au bord de la rivière.

— Monseigneur ne rentre pas chez lui? demanda Rostaing, un peu jaloux de la faveur accordée à l'aventurier.

— Plus tard! plus tard, Tristan! L'évêque de Limoges et le sieur d'Oysel sont à Orléans, négociant avec